



ROGER
PASCUAL

LE JEUNE
HOMME
ÉCARTÉLÉ

Roger Pascual

Le Jeune Homme écartelé

© Roger Pascual, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4567-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Comme tous les jours depuis six mois, Louis-Laurent Lacase était assis à sa table de travail. Sur le point de mettre la dernière main au roman qui occupait tout son temps, il ne levait la tête que pour déjeuner ou dîner. Et encore, au cours de ces brèves parenthèses se dépêchait-il d'ingurgiter tout ce qui tombait sous sa fourchette pour ne pas perdre de temps. Il venait d'écrire les derniers mots de son dernier chapitre ; une larme tomba sur sa joue et vint s'écraser sur la feuille de papier. Il l'avait décidé ainsi ; ou plutôt ne voulût-il pas l'admettre, éprouvant un sentiment étrange fait de tristesse et de culpabilité en faisant mourir son héros. Il feignit de croire n'être pour rien en sa qualité d'auteur dans le choix de vie ou de mort d'un personnage de son roman et d'en imputer la responsabilité au personnage lui-même. Pour lui son sort était scellé dès sa première réplique. Il avait, dans ses rêves éveillés, passé le temps d'une gestation humaine avec lui, le connaissait intimement et la perspective de le perdre lui était insupportable. Jeanne qui passait pour l'embrasser comme tous les matins selon un rituel immuable s'aperçut du trouble de son mari. Elle resta interdite, caressa machinalement ses cheveux quand elle aurait aimé les lui tirer pour se venger de la souffrance qu'il lui inflige depuis longtemps. Pendant tous ces mois et ces années auprès de lui elle s'était forcée à accepter ses silences, ses secrets et même cette humeur de dogue qui le faisait réagir méchamment quand par hasard elle l'interrompait lorsqu'il écrivait. Plus d'une fois elle s'était trouvée sur le point de s'en aller, de tout plaquer car elle n'acceptait plus de le savoir assis toute la journée devant son écran d'ordinateur, l'air absent et le verbe rare. Il ne parlait quasiment plus, sauf à de rares exceptions lorsque le téléphone sonnait et qu'elle n'était pas dans la maison pour répondre. Si jusqu'à maintenant elle avait hésité à franchir le pas, c'était à cause de sa fille. Elle sait l'importance du rôle du père et les ouvrages de Françoise Dolto ont accompagné toute sa grossesse. Contrariée elle tourna autour de lui avec une nervosité qu'il ressentit sur-le-champ et qui l'empêcha de se concentrer.

— Arrête, tu me donnes le tournis lui dit-il, vaguement excédé.

La seconde d'après, il rectifiait déjà le tir, esquissant un petit sourire.

— Tu vois bien que je travaille.

Elle n'avait pas l'intention de se taire. Voilà des mois qu'elle cherchait à lui dire l'inanité de sa vie. Hormis son travail et sa maison rien d'autre ne comptait dans son existence. Pourtant elle avait fondé des espoirs autrefois quand elle l'avait rencontré. Il était gai et volubile et il leur arrivait d'avoir des discussions jusqu'au bout de la nuit. Les choses s'étaient gâtées plus tard, lorsqu'au fil des parutions de ses ouvrages, ses lecteurs s'étaient étiolés au point de le rendre maussade et taciturne. Elle aurait aimé qu'il se tourne vers elle. Elle était prête à lui apporter ce supplément d'âme qui lui faisait défaut. Mais il ne l'avait pas fait. À rebours il s'était jeté avec plus de vigueur encore sur son travail d'écriture tournant le dos à tous ses devoirs de mari et de père. Tout à l'heure, cette larme elle l'a vue. C'est pourquoi elle ne veut pas la laisser passer sans réagir. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait pleurer sur un personnage. Il avait eu le tort de le lui avouer un jour qu'elle lui posait la question, qu'il les aimait plus parfois que des êtres de chair et de sang. Il avait aussitôt regretté cet aveu ; elle ne pouvait pas comprendre cet excès de sensibilité.

— Mon petit ami je te laisse avec tes personnages. Je ne doute pas une seconde que tu prendras beaucoup plus soin d'eux que de moi. Ne sois pas surpris de recevoir sous peu une demande de divorce moi je n'ai plus ni la force ni l'envie de poursuivre dans ce registre. Bien entendu je demanderai la garde exclusive de Léa.

Lui essaya de la retenir mais elle partit en claquant la porte. Sur le moment elle prit conscience qu'elle venait de franchir un point de non-retour. Elle avait souvent pensé avec appréhension à cette seconde précise où les mots prononcés vous empêchent de faire machine arrière. Mais à cet instant elle était comme soulagée d'avoir pris cette décision, étonnée d'être restée maîtresse d'elle-même, en dépit de la violence qu'elle avait senti en elle au moment où les mots

jaillissaient de sa bouche. Jeanne était décoratrice d'intérieur. Elle avait, en ville, un magasin d'exposition de meubles et d'objets qui portaient sa signature. Elle avait fait sienne cette occupation au bout d'un an de vie commune. Quand elle s'était aperçue qu'il n'était intéressé que par ses romans et qu'il lui faudrait, elle, trouver un dérivatif à son ennui. Les premières années avaient vu les clients arriver en nombre mais la crise économique que traversait le pays les avait vus refluer avec autant d'intensité. Son activité était maintenant à marée basse et elle enrageait de devoir attendre sa clientèle sans broncher. Quand elle rentrait le soir à la maison son moral était en berne et la perspective de ne pouvoir partager ses ennuis avec son compagnon la laissait dans un état proche du désespoir. Elle avait toujours été exaltée et son ego démesuré n'avait rien à envier à celui de Louis-Laurent. Il l'avait connue à sa première séance de dédicace dans une librairie de Carcassonne. Il était 19 heures et le commerçant avait décidé de fermer ses portes. Les clients s'étaient échelonnés tout au long de l'après-midi et Jeanne qui avait jeté son dévolu sur le jeune écrivain s'était arrangée pour passer la dernière. Il avait eu un choc en voyant s'avancer vers lui ce petit bout de femme. Avec ses cheveux orange et ses grands yeux verts elle semblait être tombée d'une autre planète. Ils avaient parlé longuement du livre qu'il venait d'écrire et comme leur soirée était libre ils avaient décidé de dîner ensemble dans un restaurant chinois. Elle avait alors vingt-cinq ans, pas d'amant dans sa vie, et lorsqu'il lui proposa de passer la nuit avec lui elle ne refusa pas. Il vivait alors dans un petit appartement ancien du centre-ville bien que sa situation financière lui permît de prétendre à mieux. Mais il était économe par principe et assez prévoyant pour ne pas dilapider les biens qui lui avaient été légués. Pourtant, assez vite le demi-succès de son premier livre lui ouvrit les portes d'une petite notoriété. Les royalties qu'il en tira lui permirent de s'acheter une propriété de cinq hectares de forêt grimpant sur le flanc d'un promontoire rocheux et au sommet duquel une belle bâtisse du XVIII^e offrait sur la ville une vue imprenable. Les gens du pays l'appelaient « Le Château » et cette gentilhommière procurait néanmoins aux artistes dont ils revendiquaient l'étiquette un confort bourgeois de bon aloi. Ils s'étaient mariés à peine les travaux de rénovation terminés et avaient quitté le petit appartement du centre de la cité pour rejoindre la grande maison. Ils venaient de changer de statut social et les journaux locaux ne tarissaient pas d'éloges sur leur couple, sur leur talent – elle avait entrepris la restauration du château en partenariat avec un architecte renommé – et sur les retombées que cette notoriété ne manquerait pas d'apporter à la ville et à la région. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, Jeanne se

trouva enceinte quelques mois plus tard et une petite Léa vit le jour, faisant la joie de ses parents qui nageaient dans une félicité sans partage.

Ce fut une période faste au Domaine de Carmollas. On embaucha un homme à tout faire pour entretenir la vaste propriété. L'élagage des arbres, la tonte des pelouses, les plantations de fleurs, de massifs, de buissons, la maintenance du château, les problèmes électriques, la menuiserie, la plomberie, la peinture, toutes ces tâches étaient de la responsabilité d'un jeune homme que Jeanne avait recruté par une petite annonce dans le journal local. Louis-Laurent ne s'occupait même pas de changer une ampoule. Hugo Delorme y pourvoyait. Il avait vingt-cinq ans, un physique d'athlète et de l'énergie à revendre. En plus de ce garçon, une jeune fille au pair gardait tous les jours la petite Léa quand Jeanne décida de prendre ce travail de décoratrice pour lequel elle semblait faite de toute évidence. Parallèlement elle prenait des cours de pilotage d'avion de tourisme, de stretching et de tir au pistolet étant d'une vitalité qui dépassait l'entendement et faisait l'admiration de tous ses proches.

Mais le bonheur tranquille du début ne dura pas. Jeanne s'aperçut que Louis-Laurent ne s'intéressait guère à l'enfant. Il passait ses journées à écrire sans lever le nez de dessus son clavier. Il avait aussi, les jours où l'inspiration n'était pas au rendez-vous, la plus grande difficulté à rendre crédible sa production et à lui trouver des prolongements qui soient dignes d'intérêt. Par la suite il écrivit quelques livres mais il perdait à chaque parution d'anciens lecteurs qui ne trouvaient plus dans ses récits de quoi satisfaire les pulsions érotiques qui les avaient fait palpiter d'aise. Son premier roman, « Un soir après la pluie », titre qu'il avait emprunté à un poème, aurait pu faire scandale si la presse spécialisée l'avait encensé plus qu'elle ne l'avait fait. Elle demeura partagée, circonspecte et si le livre obtint un joli succès il le dut principalement à un effet de curiosité de la part d'un public avide de sensations fortes. Les tribulations d'un ménage à trois, à une époque où le mariage pour tous n'était pas encore à l'ordre du jour avaient tout pour exciter la curiosité de lecteurs avertis.

En entendant claquer la porte Louis-Laurent resta interdit. Il sentait bien que

les liens avec Jeanne s'étaient distendus depuis quelque temps déjà mais il n'avait pas imaginé qu'elle pouvait porter en elle une telle violence. Il la savait déterminée, volontaire, battante mais jamais agressive. Il eut la tentation de la retenir, de lui dire quelques mots pour l'apaiser mais il ne le fit pas. Il entendit dans l'escalier qui menait à l'étage le claquement de ses stilettos qui résonnaient comme des coups de feu. N'étant pas très grande elle portait en toute occasion des chaussures d'une hauteur démesurée. Elle disait que les talons aiguilles affinaient sa silhouette et Louis-Laurent d'accord sur ce point avec elle constatait que de surcroît ces chaussures produisaient chez lui une excitation qui le comblait. Désespéré il l'imaginait faisant son sac en jetant sans en prendre soin les affaires qui lui tombaient sous la main. Les bruits de pas se firent entendre à nouveau dans l'escalier, la porte d'entrée claqua elle aussi, il perçut le ronflement du moteur de la Clio sortant du garage en trombe et emprunter l'allée qui descendait vers la forêt et vers la ville. Hébété devant son ordinateur, il s'empessa de sauvegarder ses derniers écrits. La situation dans laquelle il s'était empêtré méritait une analyse. Il s'attardait toujours longuement sur les personnages de ses romans, sur les conséquences de leurs actes, sur les vêtements qu'ils portaient dans telle ou telle occasion, sur des détails susceptibles de faire évoluer les relations qu'ils entretenaient avec les autres. Mais lui s'estimait en dehors du champ. Quand il écrivait, il négligeait ses amis. Cela lui parût tout à coup paradoxal de s'intéresser à des personnages imaginaires quand il faisait si peu de cas de sa propre existence. Depuis cinq ans il n'avait cessé d'inventer des histoires puisant dans son vécu la substance de ses récits. Mais qu'avait-il donné aux autres ? Aux proches qui l'entouraient ? La réponse lui laissa tout à coup dans la bouche le goût amer des remords.

Il appela Jeanne sur son portable. Il ne voulait pas couper les ponts car elle était le lien essentiel qui le liait aux autres. Elle ne répondit pas et il n'était pas dans une disposition d'esprit à laisser un message. Il pensa à sa fille qui était à l'école à cette heure de la matinée. L'idée d'être coupé d'elle lui était insupportable. À midi, elle se rendrait à la cantine et serait récupérée à 17 heures par sa mère comme tous les jours. Pour une fois, il décida qu'il irait chercher Léa à la sortie des classes. Il rencontrerait Jeanne et ils pourraient discuter de l'avenir de leur couple. Il avait bien l'intention de se faire pardonner ce faux-pas. L'esprit troublé il sortit prendre l'air dans sa forêt dans l'espoir de parler à Hugo. Avec un poids aussi lourd sur la conscience il était certain de ne pas trouver

l'inspiration pour son prochain livre. Il entendit au loin le bruit d'une tronçonneuse et se dirigea vers l'endroit d'où provenait le crépitement incessant du moteur à deux temps. Il avança sur un sentier recouvert de feuilles mortes et de branches cassées qui jonchaient le sol. En ce début novembre le temps était encore beau dans le sud de la France. Il vit Hugo perché sur son échelle, coupant de sa scie portative les branches mortes d'un vieux chêne. Depuis combien de temps ne lui avait-il pas parlé ? Il ne s'en souvenait pas. Le voyant arriver, Hugo descendit les quelques barreaux qui le séparaient du sol et se trouvant sur la terre ferme lui tendit la main pour le saluer.

— Hugo il faut qu'on parle. Tu pourrais te rendre disponible un de ces jours pour venir discuter à la maison ?

— Quand voulez-vous ?

— Demain, c'est possible ?

Hugo était toujours disponible. Il passait ses journées au Domaine à effectuer des travaux que Jeanne lui avait assignés et rentrait chez lui tous les soirs. Il louait une chambre en ville chez une vieille dame qui, pour arrondir des fins de mois difficiles, cédait à des jeunes gens une pièce de sa maison. Il avait le profil type du locataire parfait. Il était jeune, avenant et la vie au grand air lui procurait un air de jovialité qui séduisait même les vieilles dames. Il était de taille à faire fuir tous ceux qui auraient été tentés de préparer un mauvais coup à leur rencontre et surtout libre, sans attache avec quiconque. Il se tenait debout devant lui, sa scie à la main. Louis-Laurent qui le côtoyait depuis des années eut l'impression de le voir pour la première fois. Il était plus grand qu'il ne le pensait, des traits fins, des yeux bleus et les cheveux clairs il émanait de sa personne une force peu commune. Il portait un tee-shirt qui semblait sur le point d'exploser sur sa musculature saillante et des pectoraux que l'on devinait aussi puissants que ceux des bodybuilders des magazines.

— Tu vas rentrer tout ce bois dans la remise ?

— Dans un premier temps j'empile et d'ici la fin du mois je mets tout à l'abri.

— C'est un sacré boulot, ça te plaît ?

— J'aime la vie au grand air et le travail ne me fait pas peur ! De plus j'ai la chance inouïe d'avoir dans mes gènes, celui de la curiosité. Non pas la curiosité malsaine qui me conduirait à fouiner dans la vie privée des gens, mais celle plus gratifiante de comprendre comment s'articulent tous les mécanismes qui gouvernent l'existence.

Louis-Laurent resta interdit. Il n'avait jamais imaginé que son homme à tout faire était capable d'énoncer une phrase aussi étincelante. Il avait décidé depuis le départ de Jeanne de mieux connaître ceux qui l'entouraient, de discuter avec eux, de les faire parler de leur vie, de mieux comprendre leurs attentes et même pour certains leurs revendications. Il s'était trop coupé du monde depuis quelques années, puisant son inspiration dans les livres des autres, se comportant comme un ours, fuyant les mondanités quand il le pouvait. Aujourd'hui il décida de se reprendre en mains. Il voulait retisser des liens. Jeanne avait raison quand elle lui disait qu'il ne s'intéressait qu'à lui-même. Il quitta Hugo, lui disant de ne pas hésiter à le solliciter en cas de problème et en lui donnant rendez-vous pour le lendemain, à l'heure qui lui conviendrait le mieux. Il sentait confusément qu'il pourrait y avoir un peu de matière à exploiter dans les conversations qu'il aurait avec lui. Il cherchait un sujet à son prochain roman et ne désespérait pas de le trouver au détour d'une conversation. Il remonta le sentier à travers les arbres. Il prit conscience soudain de n'avoir jamais exploré totalement son Domaine. Il empruntait le plus souvent le chemin empierré qui conduisait à la ville mais cette incursion à travers bois lui ouvrit de nouveaux horizons. Quand il arriva au sommet de la colline il fut frappé, comme s'il s'agissait d'une découverte, par la beauté du lieu. Son esprit avait toujours été trop occupé par l'écriture, trop sollicité par la nécessité de la création pour qu'il prenne le temps de contempler la belle architecture néoclassique, les fenêtres en ogive, les tours d'angle et les clochetons qui les surmontaient.

Quand il pénétra dans sa maison le téléphone sonnait. Il se précipita pour répondre en espérant que ce serait Jeanne. Mais ce n'était pas elle. C'était son agent littéraire qui l'appelait pour l'informer que sa maison d'édition s'interrogeait sur le devenir de leurs relations. 3L comme le surnommaient ses amis protesta avec véhémence.